

LE MODÈLE DE LA MONTAGNE SOUS LE HAUT-EMPIRE : vrai *locus horridus* ou prétexte littéraire ?

Résumé. — La montagne, quelle que soit la réalité de sa forme ou de son altitude, apparaît comme un des modèles de *locus horridus* chez les Romains. Il s'agit de voir sur quels critères se fonde le modèle très péjoratif, essentiellement littéraire, mais aussi iconographique (fresques, mosaïques, cartes, monnaies), et de discuter sa portée historique et ses conséquences dans les mentalités romaines de la période impériale.

« La Nature n'a rien établi de si haut
que le courage ne puisse s'y élever. »
(Quinte Curce, VII, 11, 10)

La perception des montagnes est restée très conventionnelle ¹ et assez immuable pendant des siècles de littérature gréco-romaine. Les stéréotypes de la leçon de géographie de Denys le Périégète ², au II^e siècle, sont notamment très éloquents et peuvent aisément être retrouvés dans nombre d'autres auteurs, car Denys donne une représentation très traditionnelle des montagnes ³ : il utilise un savoir partagé par les Romains depuis des siècles, bien loin des notations réalistes, préférant les conventions poétiques, les traits génériques littéraires, les *topoi* tels que le froid, la neige omniprésente, le vent, la hauteur extrême, les versants en falaises abruptes. Dans les sources littéraires antiques, la montagne est ainsi définie par

1. Cette idée a été développée par M. TARPIN dans une étude sur les Alpes : « Frontières naturelles et frontières culturelles dans les Alpes du Nord », dans *La montagne dans l'Antiquité*, Pau, 1992, p. 97-120.

2. Cf. Ch. JACOB, *La description de la Terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990 ; Ch. Jacob, « L'œil et la mémoire : sur la Périégèse de la Terre habitée de Denys », dans *Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, 1981.

3. Ch. Jacob parle de « vulgate », de « compilation » de la géographie traditionnelle, d'« idées reçues, de superstitions », p. 23-25.

rapport à tous les autres paysages à travers un système binaire d'oppositions thématiques que l'on peut présenter dans un ordre où la subjectivité est croissante : accidenté / plat ; obstacle / passage ; difficile / facile ; froid / tempéré ; rude / doux ; dangereux / sécurisant ; sombre / clair ; désagréable / agréable ; angoissant / rassurant. À ces contrastes fondés sur la perception du relief s'ajoutent par conséquence directe ceux fondés sur la présence humaine en montagne : sauvage / civilisé ; stérile / cultivé, oppositions qu'exprime par exemple Strabon⁴.

La montagne décrite par les auteurs latins et grecs et représentée à la période impériale sur les mosaïques, fresques, monnaies, cartes, est toujours le terrain de l'extrême difficulté par l'omniprésence – littéraire – des obstacles et dangers naturels. Elle s'inscrit donc dans un modèle péjoratif, celui d'un *locus horridus*⁵ puisqu'elle conjugue tous les éléments opposés à ce qui définit le *locus amoenus* romain, composé d'un relief modéré, fertile, avec une verdure sans forêt sauvage et avec des fleurs, où la beauté associe facilité et utilité. Ainsi, aménager la montagne et vaincre les montagnards ne peuvent être qu'une épreuve de « force » avec la Nature hostile⁶, digne cependant d'être célébrée et commémorée par des stèles, voire des monuments⁷.

Le *topos* de la Nature au comble de l'hostilité

Le champ lexical de la difficulté et des pièges est omniprésent, comme on le perçoit dans des expressions telles que *saeva locorum*⁸, *fraude locorum*⁹, *difficultate loci*¹⁰, *locorum asperitas*¹¹. Les Romains considèrent en effet que la Nature est comme une bête sauvage qu'il faut réduire et dépouiller de ses caractères premiers¹². Quinte Curce résume les efforts

4. Str., IV, 6, 9 : « Tout le long de la chaîne des Alpes existent des régions de collines parfaitement propres à l'agriculture et des vallées bien colonisées. Mais en général, et surtout vers les crêtes, où se concentraient précisément les populations pillardes, le pays est pauvre et stérile à cause des gels et du sol rocailleux. »

5. L'expression *mons horridus* est utilisée par Apulée, *Met.*, IV, 6, 2.

6. Str., IV, 6, 6 : « Il n'y a pas partout moyen de forcer la Nature quand on traverse des rochers et des escarpements d'une hauteur démesurée, qui tantôt dressent des falaises au-dessus de la route, tantôt ouvrent des précipices au-dessous d'elle. »

7. Les plus célèbres sont le Trophée de Pompée (Pyrénées), celui de la Turbie et l'arc de Suse (Alpes).

8. *Sil. It.*, IV, 760.

9. Tacite, *Ann.*, XII, 33.

10. Quinte-Curce, VII, 11, 4.

11. Quinte-Curce, VII, 3, 6.

12. D. GOGUEY, « La Campanie dans la littérature antique : réalités géographiques et conventions poétiques », *L'archéologie du paysage*, Tours, 1978.

particuliers à fournir en montagne et la perception péjorative des Romains par les mots « crainte » et « peine » : *metum laboremque*¹³.

Une hauteur démesurée, barrière piègeuse

L'idée d'élévation est primordiale : l'*Encyclopedia Virgiliana*¹⁴ cite le « cliché » virgilien *montibus altis*. *Altus*¹⁵, *celsus*¹⁶, *editus*¹⁷, extrêmement fréquents en latin, sont souvent mis au superlatif¹⁸. Des termes très imagés montrent une montagne « aérienne » qui « touche les nuages » (*aetherius*¹⁹, *aerius*²⁰, *nimbosus*²¹). Le grec aime, comme le latin, user des superlatifs. Il existe même un mont Ὑπατος qui est une partie du mont Messapion, en Béotie, près de Thèbes²². Parfois, les cimes « dépassent les nuages »²³.

Hormis les mots génériques tels que *mons* ou *collis* (ὄρος, λόφος) et les substantifs exprimant directement la hauteur (*celsitudo*, *excelsitas*, *altitudo*, très fréquents²⁴, souvent renforcés de façon pléonastique par des adjectifs comme *infinita*, *magna*, *summa*, *insolita*, *ingens*), les divers substantifs utilisés pour désigner la chaîne de montagnes expriment volontiers l'idée d'obstacle : Ammien Marcellin utilise par exemple *suggestus*, qualifiés qui plus est d'*arduus*²⁵, puis aussitôt après, le suggestif *munimen* (« rempart »). Des termes évoquent la barrière et le rempart, tels que *claustra*, *obex*, *munimen*, *munitio*, *murus*, en latin. Les images des vignettes de la *Notitia Dignitatum* sur le Taurus et sur les Alpes montrent bien cet aspect, et la fonction de barrière naturelle stratégiquement renfor-

13. Quinte-Curce, VII, 11, 15.

14. Vol. III, p. 573.

15. Virgile, *Én.*, VII, 726 : *collibus altis*.

16. Virgile, *Én.*, XI, 320 : *celsi montis*.

17. Sall., *Jug.*, 92, 5 : *mons saxeus in inmensum editus*.

18. Méla, I, 27 : *mons praealtus* ; Pline, III, 197 : *mons excelsus aeternis ardet ignibus* (« Une montagne très élevée brûle de feux éternels ») ; César, *BG*, III, 1, 5 : *qui uicus positus in ualle non magna adiecta planitie altissimis montibus undique continetur* (« ce bourg, situé au fond d'une vallée très étroite, est enfermé de tous côtés par de très hautes montagnes »).

19. Sil. It., III, 480-481 : *riget ardua montis aetherii facies*.

20. Catulle, LXVIII, 57 : *aerii montis*.

21. Pline, XVIII, 109 : *montibus nimbosis*.

22. Paus., IX, 19, 3. Pourtant, ce mont ne fait que 746 m d'altitude ! Cela démontre la valeur toute relative du superlatif.

23. Hérodien, VIII, 1, 5 : « La nature <les> a dressées plus hautes que les nuages. »

24. Amm., XXIII, 6, 66 : *Baetae uero australi celsitudine montium inclinati* ; Pline, II, 160 : *montium excelsitate*.

25. Amm., XV, 10,1.

cée a été confirmée archéologiquement par des vestiges de fortifications assez tardives ²⁶.

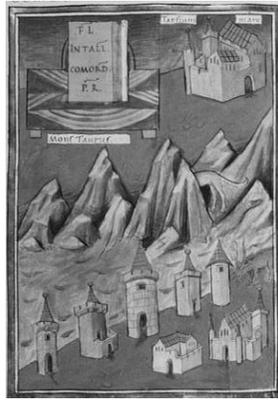


Figure 1

Notitia Dignitatum : vignette du Taurus Comes per Isauriam

(Source : <http://www.ne.jp/asahi/luke/ueda-sarson/ComesperIsauriam.html>)

En latin comme en grec, il n'existe pas de mot pour ce que recouvre le terme français « chaîne » dans le contexte montagnard : métaphoriquement, le joug (*iugum*) exprime l'idée de l'étendue ininterrompue dans la plupart des cas ; le mot *dorsum*, par métaphore corporelle, peut également être utilisé. Ces substantifs, suivis ou non d'un nom propre, sont fréquemment associés de façon pléonastique à l'adjectif *perpetuus*, pour souligner encore plus l'idée de continuité, qui enferme et/ou fait obstacle ²⁷. Les Alpes sont par exemple considérées comme un ensemble de sommets (peu ou pas différenciés) « qui forment une ligne continue et donnent l'image d'une seule montagne », comme l'écrit Strabon ²⁸. Les Alpes sont présentées par Strabon sous la forme d'une « ligne circulaire » (περιφερῆ γραμμῆ) qui ferme les espaces en deçà et au-delà, avec une concavité tournée vers l'Italie ²⁹ ; le Taurus est « une ceinture ». L'idée géométrique de la fermeture du cercle (*orbis, circulus, κύκλος* ³⁰) est poussée métaphoriquement

26. Cf. J. NAPOLI, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, Rome, 1997, p. 58, 110, 260-276.

27. Cf., en annexe, « étude des verbes : valeur géographique ». Le massif forme une barrière qui freine les déplacements et les rend périlleux comme le résume Ammien Marcellin à propos des Alpes : Amm., XV, 10, 3 : *praelsum erigitur iugum, nulli fere sine discrimine penetrabile* (« Une haute chaîne se dresse, que presque personne ne peut franchir sans danger »).

28. Str., IV, 6, 9.

29. Str., V, 1, 3 ; II, 5, 28.

30. Pline, V, 7 : *circuli* pour l'Atlas, Amm., XXIII, 6, 64 : *orbis* pour les monts des Sères ; en grec, Strabon pour plusieurs chaînes.

jusqu'à celle de l'arc, du croissant de lune, qui apparaît sous l'Empire, avec Pline l'Ancien, et se développe chez nombre d'auteurs.

Les cols, cluses ou verrous glaciaires sont alors des « entrées », « sorties », « verrous de portes » (*interuallum, claustra, fores, porta, pylae, obex, excessus*). Sur la *Tabula Peutingeriana*, on peut noter l'importance du *topos* de la barrière à franchir, par le style moutonné de la représentation des massifs, linéaires et peu franchis par les routes qui font l'objet de ce document cartographique. Les chaînes elles-mêmes n'intéressent pas ; ce sont leurs cols et les voies qui les franchissent qui sont mis en valeur, quand ils sont cités nominativement, ce qui est assez rare ³¹.

La confusion sommet / col, et un problème de perception relative

Ce qui est également révélateur de la perception négative des Romains, c'est que, dans leur évaluation des hauteurs, réduite à une approximation en temps de parcours, les sommets des montagnes sont en fait les cols. Un passage de Strabon ³², qui cite Posidonius sur la hauteur des Alpes, le montre bien : il parle de cent stades (18,5 km) et de cinq jours de marche. Ce n'est pas de l'altitude qu'il s'agit, mais de la distance parcourue pour monter ou descendre au col du Montgenèvre, qu'il considère comme un sommet, parce que c'est, de fait, le point le plus haut qu'atteignent les Romains en passant de la Gaule à l'Italie. Il ne s'agit plus de l'estimation de la hauteur d'un col dans les Alpes, mais de celle de la hauteur du massif des Alpes envisagées de façon globale, c'est-à-dire depuis la plaine. De même, quand Pline indique la longueur de la pente des Alpes, on ne sait pas où il situe sa « mesure », d'autant plus qu'il parle évasivement de « certains sommets » ³³. Son chiffre n'a donc qu'une valeur indicative relative.

La comparaison de hauteur, fréquemment utilisée entre deux massifs, est « faussée » avec l'éloignement géographique des sommets, puisque la simultanéité de la vision de chacun d'eux est impossible. Celle que fait Silius Italicus en est un bon exemple avec la prétendue « égalité » entre les Alpes et l'Apennin : *Alpibus aequatum attollens caput Apenninus* ³⁴. Or il faut noter qu'ici la volonté du poète n'est pas de donner une valeur chiffrée exacte dans sa comparaison, ni même une estimation rationnelle de la hauteur des deux massifs : Silius ne veut pas satisfaire une curiosité « scientifique » de géographe, mais il veut créer avec les Alpes un symbole

31. Il y a par exemple une légende pour les *Pylae* d'Asie et certains cols alpins.

32. Str., IV, 6, 5 : « On rapporte que la montée de leur hauteur la plus escarpée est de cent stades et qu'il en faut autant pour redescendre de là jusqu'aux frontières de l'Italie. »

33. Pline, II, 162 : « Je n'ignore pas que certains sommets des Alpes s'élèvent par une longue pente qui n'a pas moins de 50 000 pas. »

34. Sil. It., II, 314 : « L'Apennin qui se dresse aussi haut que les Alpes. »

hyperbolique de la haute montagne et de la difficulté vaincue par Hannibal. Pour mettre en valeur la difficulté du passage des Apennins, il utilise la hauteur des Alpes comme référence qui sert son épopée.

*La raideur et l'escarpement rocheux :
de l'aversion théorique à l'ascension pratique*

Les montagnes, toujours présentées comme lieu de passage où l'on s'attarde le moins possible, sont des « lieux difficiles », « piégeux », « impraticables », ce qui s'inscrit dans leur statut de *locus horridus*. Les termes *iniquitas* en latin et *δυσχωρία* en grec, très fréquemment utilisés, résument ce modèle de perception négative. L'insistance est mise sur la raideur de la pente, son caractère escarpé, abrupt (*abruptus*, *rigidus*, *βαθύκρημος*³⁵), voire dangereux, notamment avec *praeruptus*³⁶, *praeceps*³⁷ (où l'on trouve l'idée de chute en avant dans le préfixe *prae-*)³⁸.

Iconographiquement, c'est une insistance que l'on a également en numismatique sur des revers figurant des montagnes de l'Empire³⁹. En outre, quand il y a des personnifications des montagnes ou même des régions de montagnes, elles ont fréquemment pour attribut le rocher : la Cappadoce tient ainsi le Mont Argée dans sa main sous forme de tas de rochers⁴⁰, la Dacie, comme d'autres provinces montagneuses, est adossée à un tas de rochers. Sur nombre de fresques et mosaïques, les rochers symbolisent toute la montagne par métonymie, lieu privilégié des mythes où le protagoniste doit être isolé dans une nature sauvage, à l'image de Narcisse⁴¹ ou Orphée. Dans ce cas, la perspective est fermée par les rochers, qui font de la montagne un milieu lié à la solitude et à la désolation.

Les Romains envisagent donc avant tout le rocher comme un obstacle, la pente du point de vue de l'action à mener, de l'effort, du chemin à parcourir, de la difficulté éventuelle d'une ascension, du risque de chute couru à la descente. Cependant, des annotations réalistes et précises

35. La liste des adjectifs péjoratifs est longue : pour une étude détaillée, je me permets de renvoyer à ma thèse de doctorat : *Les Romains et la montagne*, Paris IV, 2001.

36. Amm., XXII, 4, 2 : *praeruptis montibus*.

37. Liv., XXVIII, 6, 10. Pour *collis*, ces adjectifs existent (Virgile, *G.*, II, 276 : *collis praeceps*), mais restent des cas isolés.

38. L'adjectif « dangereux » apparaît par exemple à propos d'une description de montagne, chez Tite-Live, lié justement à l'idée de raideur : *periculosa et praerupta*.

39. Ces revers concernent des émissions provinciales.

40. Didrachme de Césarée de Cappadoce émis sous Hadrien en 137 (BMC III, p. 508, n° 1725, planche 94, n° 3).

41. Ainsi sur la fresque de la Maison de Lucretius Fronto à Pompéi. Cf. http://terra.antiqua.free.fr/fresques/mythes/narcisse_cubiculum_maison_fronto.jpg

viennent à l'encontre du pur *topos* péjoratif pour créer un autre modèle : celui, admirable, du lieu de la *uirtus* romaine, de l'effort, de la technicité. Cela leur permet de célébrer de façon dithyrambique les résultats concrets de la puissance conquérante romaine en montagne, dont l'ouverture au passage des chariots est un élément fondamental⁴². Des routes parviennent à traverser des massifs élevés, à gravir des pentes raides et à passer des obstacles rocheux, au prix de gros efforts de recherche du meilleur site de passage, de calcul de la pente maximale tolérable pour des chariots lourds, de taille difficile dans les parois rocheuses⁴³. Hérodien salue par exemple le travail des « Italiens d'autrefois », qui ont, dit-il, « taillé des routes dans les Alpes au prix d'un immense travail à même le rocher »⁴⁴. Ammien Marcellin décrit un moyen technique d'assurance des chariots à la descente : les animaux et les hommes retiennent avec des cordes le chargement qui risque de glisser⁴⁵. Or le danger lié à la pente est exacerbé par le verglas et la neige, propres au dur climat montagnard et au cœur de la définition du *locus horridus*.

*Le risque du froid extrême, de la neige, et de la glace :
une Nature déchaînée contre laquelle il faut lutter*

Les textes expriment l'idée d'un « hiver éternel »⁴⁶, en le généralisant de façon hyperbolique et récurrente (notamment à cause des neiges éternelles)⁴⁷. Cette perception est devenue un modèle de représentation comme le prouve iconographiquement la personnification de MONS sur la mosaïque cosmologique de Mérida : il porte significativement la petite NIX dans ses bras⁴⁸.

42. *Pan Lat.*, II (VIII), 7, 2 : « Les voies militaires elles-mêmes sont si raboteuses, elles franchissent les montagnes successives avec de telles côtes et de telles descentes qu'elles laissent difficilement passer les chariots à demi pleins, parfois même les chariots vides. »

43. Les Romains présentaient même la théorie selon laquelle on pouvait dissoudre le rocher avec du vinaigre. Elle apparaît dans le récit du passage des Alpes par Hannibal chez Tite-Live (XXI, 37, 2 et 3 : *succidunt ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt* : « Ils mettent le feu [à un amoncellement de branches contre la paroi] et dissolvent la roche brûlante en y versant du vinaigre ») et elle est reprise par Pline l'Ancien (XXXIII, 71 et 96).

44. Hér., VIII, 1, 6 : « Ce sont des couloirs artificiels qu'ont ouverts à grand ahan, à cause de la dureté de la roche, les Italiens d'autrefois. »

45. Amm., XV, 10, 4 : « Et le seul remède existant que l'on ait trouvé pour éviter leur perte est celui-ci : la plupart des véhicules sont attachés par de grosses cordes, retenus par derrière par l'effort vigoureux des hommes et des bœufs, et, marchant à peine d'un pas traînant, descendent les pentes avec un peu plus de sécurité. »

46. *Sil. It.*, III, 479 : « Tout est recouvert d'une couche de gel. »

47. Pour les exemples, innombrables, je renvoie à ma thèse, *op.cit.* (n. 35).

48. Mosaïque cosmologique de Mérida (Casa del Mitreo, Espagne), cf. http://terra.antiqua.free.fr/mosaiques/mythol_et_personnifications/Merida_mos_couleur.jpg

La montagne est le théâtre du déchaînement des éléments naturels, comme l'écrit Silius Italicus : *Tous les souffles et tous les vents ont établi sur le domaine des Alpes leurs royaumes en furie*⁴⁹. Il fournit une description très juste de la violence climatique⁵⁰ et assimile nettement le passage en montagne à un véritable combat contre les éléments déchaînés, puisque le vent « désarme » littéralement les soldats avec violence (*rapit arma*). La progression sur un sol verglacé, qui plus est en pente, est montrée systématiquement comme dangereuse et pénible. De façon générale, dès qu'ils évoquent le blanc de la neige et de la glace, les textes antiques insistent sur l'aspect rébarbatif, voire le caractère dangereux⁵¹ du sol verglacé, qui deviennent alors des symboles montagnards. C'est donc la présence conjointe de la glace et de la pente qui fait la spécificité du froid montagnard et le rend dangereux et digne d'intérêt pour Tite-Live, qui s'attarde sur les glissades et les chutes répétées des soldats d'Hannibal. Il en donne l'image d'une véritable « lutte » (*luctatio* dans le texte latin) très pénible contre la nature hostile⁵². Qui plus est, le moment de la fonte des neiges au printemps ne facilite même pas la marche : hommes et animaux de trait dérapent tout autant, comme le fait remarquer Ammien Marcellin⁵³.

Dans leur modèle propagandiste de célébration de la victoire romaine sur l'hostilité exacerbée de la Nature, les Romains cherchent des moyens techniques pour parer à certaines difficultés spécifiques à la montagne en hiver, et quand ce ne sont pas eux qui les ont inventés, la précision avec laquelle ces trouvailles sont décrites dans les textes montre bien le profond intérêt que les Romains ont pour des pratiques qu'ils n'hésitent pas à reprendre. Les problèmes dus à la glace et à la neige se posent à la montée et à la descente. Il s'agit d'abord de tenir sur les pentes verglacées pour progresser vers l'amont et éviter la chute dangereuse. Silius Italicus explique la difficile montée d'Hannibal et le recours « au fer » pour attaquer

49. Sil. It., III, 491-492.

50. Sil. It., III, 523 et s. : « Tantôt l'affreux Corus, de ses ailes sombres, projette en plein visage des paquets de flocons qui tourbillonnent, ou bien, sifflant en une effroyable bourrasque, il dépouille les hommes de leurs armes [...] »

51. Pour la traversée des Alpes : Amm., XV, 10, 5 : « En hiver, la terre couverte par les froids d'une croûte de glace, étant comme polie et par là même glissante, rend la marche incertaine et provoque les chutes. »

52. Tite-Live, XXI, 35 : « Là on vit les hommes se débattre dans d'incroyables difficultés : le verglas n'offrant aucune prise au pied et le faisant glisser d'autant plus vite que le terrain était en pente, s'ils s'aidaient en essayant de se relever avec leurs mains ou leurs genoux, les points d'appui eux-mêmes se dérobaient, et ils s'écroulaient à nouveau. »

53. Amm., XV, 10, 4 : « Hommes et bêtes descendent à pas hésitants et s'abattent ainsi que les attelages. »

la glace vive⁵⁴. Ici, nous pouvons avancer deux hypothèses sur ce moyen technique d'avancée décrit par Silius Italicus : il s'agit soit d'ancrer le fer dans la glace et de se hisser en tenant sur la pente grâce cet appui⁵⁵, soit d'attaquer la glace avec le fer pour tailler des marches⁵⁶.

Strabon et Plutarque ont aussi relevé⁵⁷ une pratique indigène dans le Caucase pour ne pas dérapier sur la neige et la glace, qui évoque pour nous les modernes crampons : leurs chaussures sont « munies de clous pointus »⁵⁸. Rien ne prouve que les Romains n'utilisaient pas, eux aussi, cette technique simple après l'avoir observée chez les indigènes montagnards. Ammien Marcellin note de façon précise et réaliste d'autres pratiques alpines pour sécuriser la marche hivernale dans les voies enneigées et éviter les chutes dans les crevasses ou dans les précipices : on plante des pieux qui dépassent de la couche de neige et qui montrent le chemin à suivre, sans lesquels il est pratiquement impossible de retrouver la bonne route :

C'est pour cette raison que les gens qui connaissent bien le pays enfoncez aux endroits les plus sûrs des pieux de bois dressés, afin que leur ligne continue guide le voyageur sans dommage. Si ces pieux disparaissent sous les neiges ou s'ils sont renversés par les ruisseaux qui coulent de la montagne, il est difficile de passer par les sentiers, même avec des indigènes pour vous montrer le chemin⁵⁹.

Nous voyons ici l'association d'un moyen technique sur le terrain et du recours à des guides indigènes.

Le montagnard, « modèle de férocité et de sauvagerie » animale

Le montagnard (*montanus*, ὄρειος) est presque toujours caractérisé négativement. Comme l'a montré P. Briant, « son antonyme est le paysan qui cultive la plaine »⁶⁰ ; cette définition antonymique est fondée sur un célèbre

54. Sil. It., III, 518-520 : « Alors, dans la montée que durcit la couche de verglas, quand le sentier abrupt et gelé devient glissant et se dérobe, il [Hannibal] attaque avec le fer la glace qui résiste. »

55. Sont-ils les ancêtres du piolet ou de la moderne broche à glace ?

56. On le fait encore en alpinisme dans les pentes fortes en glace vive ou en neige très dure.

57. La description proviendrait de Théophraste.

58. Str., XI, 5, 6 : « L'été, pour accéder <aux sommets>, les indigènes mettent aux pieds, à cause de la neige et de la glace, des semelles de peau de bœuf garnies de pointes, larges et plates comme des tambourins [...]. Dans ces lieux se pratique également un système consistant à fixer sous la semelle de la chaussure de petits disques de bois garnis de pointes. »

59. Amm., XV, 10, 5.

60. P. BRIANT, *États et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris - Cambridge, 1982, p.13-14.

passage d'Aristote⁶¹, qui établit une typologie des genres de vie où l'agriculture est la référence la plus haute ; ainsi, l'opposition plaine / montagne recouvre l'antithèse civilisation / barbarie, voire celle de *locus amoenus* / *locus horridus*. Les montagnards mènent donc le genre de vie auquel les faiblesses du sol et la dureté du climat les contraignent. Cela relève d'une assimilation entre le milieu de la montagne, toujours perçu négativement, comme nous l'avons vu, et ses habitants. Les exemples⁶² sont extrêmement nombreux dans la littérature⁶³, notamment chez Strabon⁶⁴, mais aussi chez Tite-Live, Florus, Pomponius Méla, Tacite, Quinte-Curce, Ammien Marcellin, et d'autres, chez lesquels on peut parler de déterminisme géographique fondé sur le raisonnement suivant⁶⁵ : du fait que le milieu montagnard est moins fécond que la plaine, que le climat y est plus dur, que les accès y sont difficiles et les voies impraticables (avant d'éventuels aménagements romains), ses habitants ne peuvent pas cultiver des terres incultes, ils vivent dans la pauvreté, ils sont fermés sur eux-mêmes, et ils sont par conséquent à l'image de la nature dans laquelle ils vivent⁶⁶ : sauvages⁶⁷ et violents. Vitruve explique que l'un des éléments déterminants est le froid, qui induit un durcissement du caractère : *Qui uero refrigatis nascuntur regionibus, ad armorum uehementiam paratiores sunt*⁶⁸.

Les adjectifs qui qualifient le milieu montagnard et les hommes qui l'habitent sont les mêmes : en latin, *saeuus*, *ferox*⁶⁹, *durus*⁷⁰, *asper*⁷¹ ; en

61. Aristote, *Politique*, I, 8, 4-8.

62. Les contre-exemples sont soulignés comme des cas exceptionnels et étonnent les auteurs : Str., XII, 3, 3.

63. Cf. la liste des peuples traités comme tels dans la littérature faite par Y. A. DAUGE, *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Paris, 1981, p. 80 et s.

64. Cf. l'étude lexicale et thématique comparative entre barbares et non-barbares selon les conditions géographiques, les ressources économiques, le mode de vie, la vie sociale et les mœurs, dans des tableaux très clairs fondés sur l'étude de Strabon, chez P. THOLLARD, *Barbarie et civilisation chez Strabon (étude critique des livres III et IV de la Géographie)*, Paris, 1988.

65. P. Briant souligne que le raisonnement du géographe relève souvent plus d'un schématisme simplificateur que de l'analyse (*op.cit* [n. 58], p. 27 et p. 29).

66. P. Briant parle de « postulat de la détermination de la genèse et du fonctionnement des sociétés par le milieu écologique dans lequel elles se développent » (*ibid.*, p. 28).

67. La vignette du Taurus sur la *Notitia*, que j'ai présentée ci-dessus, illustre aussi ce contraste par la présence d'un cerf qui broute dans la plaine, en opposition avec l'arrière-train d'un animal sauvage indéterminé, dans la chaîne du Taurus.

68. Vitr., VI, 1.

69. La *ferocia* et la *feritas* « sont des traits montagnards », selon Y. A. DAUGE, *op.cit.* (n. 61), p. 77. En fait, il faut bien prendre garde à ne pas les considérer comme

grec ἄγριος, χαλεπός, ἀγριώδης. Selon Florus⁷² et Strabon par exemple, les montagnards sont à la limite de l'animalité⁷³, souvent sur le mode de l'hyperbole par des comparatifs explicites⁷⁴. Florus n'hésite pas à décrire les gestes des femmes du Norique de façon hyperbolique et peu crédible pour marquer leur *feritas*⁷⁵ : elles se servent cruellement de leurs enfants en guise de munitions ! De ce fait, l'opposition entre les montagnards et les habitants des plaines, fondée sur la pratique de l'agriculture, se double de celle entre une vie paisible et un caractère belliqueux, voire agressif. Par exemple, dans le cadre de la confrontation entre les habitants du Norique et les Romains lors de la conquête de cette région montagneuse, Florus écrit de façon catégorique : *Noricis animos dabant Alpes*⁷⁶. L'exemple du montagnard le plus célèbre dans l'Empire est celui de Maximin, qui est devenu empereur, et dont Hérodien explique la τυραννίδος ὁμότητα⁷⁷, la « sauvagerie tyrannique » en le qualifiant de « barbare ».

D'une part, les montagnards ont un caractère endurci par le climat froid, d'autre part, le sol étant peu fertile, voire impraticable, la pauvreté et la faim poussent leurs habitants au brigandage, sous forme de raids hors de la montagne ou d'embuscades en montagne. Il est alors évident que ces éléments deviennent l'occasion de célébrer l'action militaire romaine qui transforme par exemple, selon Strabon, « des fauves » (θηριώδες) en « bêtes d'élevage » (βοσκηματώδες)⁷⁸. La montagne devient ainsi un modèle de justification de la romanisation.

des traits montagnards, mais souligner que ce sont les auteurs antiques qui veulent le faire croire.

70. Florus, I, 19, 4 pour les Ligures : *durum atque uelox genus*.

71. *Asper* qualifie les montagnards Albiques (César, *BC*, I, 57, 3 : *homines asperi et montani*).

72. Florus, I, 20, 1 : *Gallis Insubribus et his accolis Alpium animi ferarum, corpora plus quam humana erant* (« Les Gaulois Insubres, qui habitent eux aussi les Alpes, avaient des mœurs de bêtes sauvages et un corps de taille plus qu'humaine »).

73. Il faut noter justement que, dans les mosaïques de l'école africaine, on peut aussi noter l'assimilation thématique entre les montagnes et la sauvagerie, voire la férocité, puisque les bêtes sauvages s'y trouvent, très souvent, représentées à l'attaque.

74. Str., III, 3, 8 : θηριωδέστεροι ; V, 2, 7 : ἀγριωτέρους θηρίων pour les Corses.

75. Florus, II, 22, 5 : *Quae fuerit Alpinarum gentium feritas, facile est uel per mulieres ostendere, quae deficientibus telis infantes suos adflictos humi in ora militum aduersa miserunt* (« Quelle fut la sauvagerie de ces nations alpestes, on pourra facilement en juger, ne serait-ce que par celle de leurs femmes ; manquant de flèches, elles écrasèrent contre terre leurs petits enfants et les lancèrent à la tête de nos soldats »).

76. Florus, II, 22, 1 : « Les Alpes donnaient aux Noriques de l'assurance. »

77. Hér., VII, 1.

78. Str., V, 2, 7.

Évoquant l'Atlas marocain, Pline l'Ancien cite l'*horror*, sentiment religieux qui s'empare des hommes dans le milieu difficile et isolé de la montagne, peur profonde qui justifie les cultes prophylactiques. En effet, quel que soit le type de source littéraire, les Romains disent redouter les dangers du passage en altitude, la violence de la nature sauvage et de ses habitants. La montagne est présentée comme un espace toujours dangereux, qui plus est de tous côtés (que ce soit par-dessus ou par-dessous le voyageur), c'est-à-dire le lieu d'expression hyperbolique de la rigueur de la nature et de ses habitants. Traverser un massif sans encombre est alors une preuve du soutien des dieux locaux.

Ainsi, on peut réexaminer les conséquences de l'image très forte d'impraticabilité et de sauvagerie des *topoi* sur les montagnes à travers le cas modèle des Alpes, au ton si péjoratif, si fréquents dans les descriptions littéraires. C'est au contraire cet isolement, cet aspect inaccessible⁷⁹, cette élévation vers le ciel et les éléments atmosphériques capables de se déchaîner qui créent les critères de définition d'un lieu de rencontre possible entre les hommes et les dieux, lieu du mythe. Ce modèle du *locus horridus* devient aussi prétexte à celui de l'exercice victorieux de la *virtus* romaine, de la réussite militaire, politique, et administrative.

Répulsion littéraire, puis motif d'ascension : les vestiges épigraphiques⁸⁰ montrent qu'un col ou un sommet peuvent ainsi devenir des lieux de pèlerinage ou de procession, lieux de rencontre des hommes tournés vers les dieux, qui plus est lorsqu'un profit économique est en question. Ce sont aussi les objets d'énormes efforts de conquête et d'aménagement laissant une large place propagandiste à l'évergétisme impérial, mais aussi à l'évergétisme privé, celui des notables locaux, montrant par là même, au-delà des *topoi* chers aux lettrés, une réelle volonté d'intégration de certains de ces montagnards « sauvages ».

Delphine ACOLAT

Université européenne de Bretagne, France

Université de Brest

EA 4249 Héritages et constructions dans le texte et l'image

79. L'Olympe est considéré comme le siège des dieux parce qu'il était très haut et souvent entouré de nuages, se parant ainsi de mystère sacré.

80. J'ai volontairement laissé ce type de sources de côté dans cette étude.

Annexe 1. Répartition des adjectifs et fonctions verbales en latin

PRATICABILITE	<i>mons</i>	<i>collis</i>
pénible, impraticable	18	7
<i>aduersus</i> (hostile)	x	x
<i>arduus</i> (haut, abrupt, difficile)	x	x
<i>asper</i> (rigoureux, pénible)	x	x
<i>auius</i> (sans route)		x
<i>confragosus</i> (rude, d'accès difficile)		x
<i>deuius</i> (écarté)		x
<i>durus</i> (dur)	x	x
<i>ferus</i> (sauvage, cruel, rigoureux)	x	
<i>horridus</i> (terrible, âpre, hérissé)	x	
<i>ignotus</i> (inconnu)	x	
<i>immanis</i> (monstrueux, cruel, sauvage)	x	
<i>impeditus</i> (inaccessible, impraticable)	x	
<i>inaccessus</i> (inaccessible)	x	
<i>inexpertus</i> (non éprouvé)	x	
<i>infamis</i> (mal famé)	x	
<i>inhabitabilis</i> (inhabitable)	x	
<i>inhospitalis</i> (inhospitalier)	x	
<i>iniquus</i> (accidenté, incommode)	x	
<i>inuius</i> (sans route, inaccessible)	x	
<i>secretus</i> (isolé, reulé)	x	
<i>squalens</i> (rude, couvert d'aspérités)	x	
agréable	2	1
<i>amoenus</i> (agréable)	x	
<i>laetus</i> (plaisant, agréable)		x
<i>saluber</i> (salubre, sain, salutaire)	x	

La montagne objet d'une action humaine : étude verbale

COMPOSANTS	<i>mons</i>	<i>collis</i>
rocheuse	6	1
<i>glauerosus</i> (plein de gravier)	x	
<i>lapidosus</i> (plein de pierres)	x	
<i>petraeus</i> (sur les rochers)	x	
<i>petrosus</i> (rocheux)	x	
<i>saxeus</i> (qui a des rochers)	x	
<i>saxosus</i> (pierreux, rocheux)	x	x
terrenus	3	2
<i>argillosus</i> (argilleux)	x	x
<i>terrenus</i> (terreux)	x	x
<i>terrosus</i> (terreux)	x	
volcanique	2	0
<i>subcauus</i> (creusé intérieurement)	x	
<i>sulfureus</i> (sulfureux)	x	

La montagne sujet des verbes

VALEUR GÉOGRAPHIQUE		37
hauteur = barrière	se dresser, surgir <i>assurgere, attollere, consurgere, crescere, efferre, mergere, erigere, excellere, exurgere, insurgere, prominere, se tollere, surgere</i>	13
description : pente	s'abaisser, descendre, pencher <i>considerere, decurrere, deficere, subsidere, uergere</i>	5
structuration de l'espace		19
	s'étendre, joindre <i>continere, iacere, iungere / iungi, patere, pertinere, procurrere, se effundere, tendere</i>	8
	dominer, surplomber <i>imminere, impedere</i>	2
	limiter, séparer, barrer le passage <i>arcere, cingere, claudere, dirimere, includere, interesse, obducere, obstare, tenere</i>	9
AVERSION		2
peur : pas d'approche	craindre <i>exterrere, metuere,</i>	2
DÉPLACEMENT		15
montée, descente		
	s'avancer au pied de <i>accedere, adire, subire</i>	3
	pénétrer (1 ^{ère} ascension) <i>explorare</i>	1
	gravir, escalader <i>ascendere, conscendere, scandere</i>	3
	descendre de <i>decurrere</i>	1
traversée		
	franchir <i>euadere, peragrare, transcurrere, transgredi, transilire, transire, transmittere</i>	7

STRATÉGIE

19

refuge, défense

occuper, se poster sur 8
*considerare, defendere, insidere,
 obsidere, occupare, praeoccupare,
 se recipere in, tenere*

fortifier, entourer, protéger 4
*cingere, circumdare, emunire,
 tegere*

attaque

assiéger, entourer 4
*circumplecti, circumvallare,
 claudere, comprehendere*

conquérir 3
domare, perdomare, superare

EXPLOITATION

7

habitat habiter 3
complere, habitare, oplere

agriculture cultiver 1
colere

élevage faire paître 1
depascere

exploitation du bois dénuder 1
nudare

exploitation minière creuser 1
excauare

**Annexe 2. Les *topoi* d'après les études lexicales des adjectifs latins
 appliqués à *mons* et *collis* : forme, composants, climat**

FORME*mons**collis*

abrupte, raide, escarpée	6	3
<i>abruptus</i> (abrupt)		x
<i>acer</i> (pointu)	x	
<i>circumfractus</i> (brisé autour, abrupt)	x	
<i>deruptus</i> (escarpé, à pic)	x	x
<i>praeceps</i> (en pente forte, escarpé)	x	x
<i>praeruptus</i> (abrupt, taillé à pic)	x	
<i>rigidus</i> (raide, dur)	x	

en pente, inclinée	1	8
<i>acclivus</i> (en pente montante)		X
<i>assurgens</i> (qui se dresse, en pente)		X
<i>declivus</i> (en pente descendante)		X
<i>deuexus</i> (incliné, qui descend)	X	X
<i>fastigatus</i> (incliné)		X
<i>inaequalis</i> (inégal)		X
<i>iniquus</i> (inégal, accidenté)		X
<i>supinus</i> (en pente douce)		X
étroite et profonde	3	1
<i>angustus</i> (étroit)	X	
<i>imus</i> (le plus bas)	X	
<i>infirmus</i> (le bas de)	X	X
creusée, vide (précipices)	4	1
<i>adesus</i> (rongé)	X	
<i>cauus</i> (creux)	X	X
<i>exesus</i> (rongé)	X	
<i>uacuus</i> (vide)	X	
sans fin, en ligne	5	0
<i>continuus</i> (continu, en chaîne)	X	
<i>longinquus</i> (long, étendu)	X	
<i>longus</i> (long)	X	
<i>perpetuus</i> (continu)	X	
<i>rectus</i> (en ligne droite)	X	
incurvée	0	5
<i>cuneatus</i> (cunéiforme)		X
<i>curuus</i> (courbe, qui dévie)		X
<i>flexuosus</i> (sinueux)		X
<i>incuruus</i> (courbe)		X
<i>obliquus</i> (allant de biais)		X
TAILLE	<i>mons</i>	<i>collis</i>
haute et étendue	21	10
<i>aerius</i> (haut, aérien)	X	
<i>aetherius</i> (aérien)	X	
<i>altus, altissimus</i> (haut, très haut)	X	X
<i>amplus</i> (grand)	X	
<i>celsus</i> (élevé)	X	
<i>editus, editissimus</i> (élevé, très élevé)	X	X
<i>eminentissimus</i> (très élevé, proéminent)	X	X
<i>erectus</i> (élevé, dressé, droit)	X	
<i>excelsus</i> (haut)	X	
<i>extentus</i> (étendu)		X
<i>immensus</i> (demesuré, immense)	X	
<i>ingens</i> (immense, énorme)	X	
<i>longinquus</i> (long, étendu)	X	

<i>magnus, maximus</i> (grand, très grand)	x	x
<i>nimbosus</i> (qui touche les nuages)	x	
<i>praealtus</i> (très haut)	x	
<i>praecelsus</i> (très élevé)	x	
<i>spatiosus</i> (étendu)	x	x
<i>sublimis</i> (suspendu dans les airs)	x	
<i>summus</i> (le plus haut)	x	x
<i>supernus</i> (placé en haut)	x	
<i>supremus</i> (le plus haut)	x	
<i>tumulosus</i> (qui a beaucoup d'éminences)		x
basse, peu élevée	0	2
<i>humilis</i> (bas, peu élevé)		x
<i>modicus</i> (modéré)		x
 VÉGÉTATION	 <i>mons</i>	 <i>collis</i>
fertile, cultivée	0	7
<i>excultus</i> (cultivé)		x
<i>generosus</i> (fertile)		x
<i>nitidus</i> (gras, fertile)		x
<i>obsitus</i> (planté de)		x
<i>pinguis</i> (riche, fertile)		x
<i>uber</i> (fécond, fertile)		x
<i>uitifer</i> (planté de vignes)		x
boisée	7	8
<i>dumosus</i> (couvert de buissons)	x	x
<i>frondosus</i> (touffu, couvert de feuillage)	x	x
<i>nemorosus</i> (boisé, couvert de forêt)	x	x
<i>siluestris</i> (boisé, couvert de forêt)	x	x
<i>siluosus</i> (boisé)	x	
<i>pinifer</i> (couvert de pins)	x	x
herbue	1	3
<i>herbidus</i> (couvert d'herbe)	x	x
<i>herbifer</i> (qui produit de l'herbe)		x
<i>uestitus</i> (couvert de végétation)		x
fleurie	1	0
<i>floridus</i> (fleuri)	x	
inculte, stérile	5	4
<i>exutus</i> (dépouillé, nu)	x	
<i>incultus</i> (inculte)	x	
<i>malignus</i> (stérile)		x
<i>nudus</i> (nu)		x
<i>sterilis</i> (stérile)	x	x
<i>uacuus</i> (nu, vide)	x	x
<i>uastus</i> (désert)	x	

